

## La fin de l'homme rouge ou le temps du désenchantement

Alexievitch Svetlana *La fin de l'homme rouge ou le temps du désenchantement* [Vremia second-hand - littéralement une époque de seconde catégorie -konets krasnovo tcheloveka,], traduit du russe par Sophie Benech] Actes Sud, 2013, 542 p. 24,80 euros

Ce livre m'a beaucoup intéressé parce qu'il est écrit par une Russe pour ses concitoyens et il offre de nombreux témoignages sur trois aspects parallèles de la Russie actuelle : une mémoire controversée de l'URSS, une vision directe et peu élaborée de la période présente, le poids des guerres.

La traductrice est excellente et donne en notes des éclaircissements) et précise la notion soviétique et bulgare (et sans doute dans d'autres pays du socialisme réel) de nationalité (« podanstvo » ou « grajdantstvo ») et d'origine ethnique (« narodnost ») indiqué sur le document d'identité, par exemple, mon épouse était « bulgare, bulgare », mais d'autres personnes étaient « bulgare, turque (ou russe, grecque, tzigane, etc.<sup>1</sup>) ».

Au-delà ou à l'intérieur de ces époques tendus, éprouvantes, implacables, cet ensemble était traversé par les effets de passions amoureuses, de femmes seules trouvant leur équilibre dans l'éducation de leur fils ou de leur fille, l'influence de grands écrivains et poètes russe et l'âme dite russe. Ce dernier aspect concerne les personnes ayant une formation universitaire.

Par contre, on peut se rendre compte du goût pour la poésie dans les diverses couches sociales chez les Tadjiks (pp. 460, 465). Cela ne les a pas empêchés d'être à un moment donné, les armes à la main, tout aussi hystériquement xénophobes que les Russes.

Les multiples guerres ethniques (accentuées par l'influence des multinationales nord-américaines au Sud de l'ex URSS) me semblent une conséquence « scientifique » du socialisme du même nom qui usait la formule britannique du « diviser pour régner ». En Bulgarie, dans les années 1970-1980, les touristes soviétiques géorgiens avouaient carrément aux guides bulgares leur haine des soviétiques azéris, et vice versa, bien

entendu.

Dans ce contexte de xénophobie téléguidée en sous main par le pouvoir communiste russe à Moscou, ce même pouvoir servait de protection aux uns et aux autres. Le léninisme, s'il n'a jamais été socialiste, toutefois, a été et continue à être une source de surréalisme loufoque en politique (voir ces trois exemples : le traité entre l'Allemagne nazi et l'URSS en 1939, l'écrasement de la révolution des conseils en Hongrie, la guerre « libératrice » en Afghanistan).

On peut distinguer dans le livre, les grands impacts sur la société soviétique et russe actuellement :

- Les descendants de parents arrêtés ou fusillés pendant les purges de 1936-1941 ;
- Les survivants de la seconde mondiale (les rescapés et les estropiés méprisés dès 1945, pp. 240-241) ;
- Les emprisonnés envoyés ou nés dans le goulag (pp. 293-331) et l'indigence que vivaient certaines familles « libérées » (pp. 267-278) ;
- la période d'espoir de Gorbatchev, le coup d'état d'août 1991 et la manifestation spontanée de civils invectivant avec succès les tankistes putschistes ;

---

<sup>1</sup> Voir la page 222 et la note étrangement placée pour un cas similaire page 364.

-le surgissement de grandes fortunes, les années de guerre entre gangs à Moscou et les pertes d'emplois d'universitaires se recyclant dans des petits boulots dans le très petit commerce ;

-les guerres en Afghanistan, en Tchétchénie, les guerres inter ethniques ravageant une mixité sociale réelle mais plus apparente que profonde (Abkhazes, Arméniens, etc.) ;

-les réfugiés russes de républiques ex soviétiques à Moscou sans aucune aide officielle vivant dans la misère (pp. 355-371 ; 279-292) tout comme les émigrés des contrées musulmanes du Ssud, avec les assassinats racistes en plus (pp. 451-466).

Toutes ces bourrasques laissent encore des traces dans les générations actuelles. L'ouvrage est un ensemble où tous les lecteurs peuvent trouver des pages poignantes, des récits incroyables.

*« On peut survivre au camp, mais pas aux êtres humains » (p. 87).*

*« ...Si j'étais mort à la guerre, de mes blessures, j'aurai su que je mourais pour la Patrie. Tandis que maintenant, je meurs d'une vie de chien. (1992, Lettre laissée par un suicidé, p. 223).*

*« On fabriquait les meilleurs tanks du monde, mais on n'avait pas de lessive ni de papier-toilette. Et ces satanés cabinets qui fuyaient sans arrêt ! On lavait les sacs en plastique et on les faisait sécher sur le balcon (pp. 319-320).*

On constate trois absences : l'évolution des dissidents des années 1970-1980 envoyés au goulag ou en clinique psychiatrique ; la culpabilité ressentie dans les années 1970-1990 par les grands parents et les parents vis-à-vis des enfants engendrés dans une société si fracturée entre ceux qui étaient dans le Parti et ceux qui ne l'étant usaient de l'arrivisme pour atteindre quelques bribes d'aisance économique<sup>2</sup>. Et, donc, des jeunes soviétiques pourris par l'appétence de consommation qui explosa après l'écroulement interne de 1991.

La jeunesse actuelle apparaît systématiquement comme scotchée sur les marques et l'argent facile, sur les gagnants et les perdants (plus visibles qu'en URSS), indifférent au passée, Toutefois cela est contredit par « 'le suicide d'Igor de 14 ans pp. 170-196 ».

Deux paradoxes se croisent chez les Russes selon leur classe sociale : la nostalgie d'un passé idéalisé à cause de la chute dans la pauvreté ou l'indigence ; la possibilité de parler enfin de la misère, de la famine, des tortures, des blessures des répressions léninistes. Et dans les deux cas on lit la dénonciation de la corruption et des nouveaux riches, sans oublier le complot juif. Très peu d'interviewés font le lien entre la misère, la répression, les nouveaux riches et l'antisémitisme<sup>3</sup> dans la société léniniste soviétique et son transfert dans la société néo libérale forgée par des ex hauts dirigeants issus du parti communiste bolchévique pratiquant la même osmose entre les investissements publics et leurs comptes en banque personnels, avec les mêmes gardes du corps, la même arrogance.

Absent également, un recul-bilan sur l'URSS chez toutes ces personnes interviewées. Je propose mon interprétation.

---

<sup>2</sup> Ma nièce bulgare faisait en 1966, à l'âge de huit ans, une remarque sociologique pertinente : « Quand je serai grande je me marierai avec un communiste avec une voiture ». La majorité des communistes vivaient bien mieux que les citoyens ordinaires, mais l'aristocratie rouge connaissait le luxe avec domestique en livrée (Sofia, quartier de Lozenetz, entre 1970 et 1980). Et un cousin vice consul, revenu de Berlin Est, avec une valise diplomatique qui était un wagon de meubles de luxe et autres objets inconnus dans le pays (1965).

<sup>3</sup> Pour aujourd'hui pp. 82, 169, 348, 476; pour l'URSS durant la seconde guerre mondiale, pp. 231-238.

Il est malhonnête (du point de la répression des travailleurs et de l'analyse idéologique) d'établir une séparation entre une période finissant par la mort de Lénine et l'ascension progressive de Staline, puis la période de Khrouchtchev avec le dégel.

Un dégel relatif puisque que 1956 était l'année de l'écrasement de la révolution hongroise des conseils ouvriers<sup>4</sup>, 1962 celle du massacre de travailleurs par la « police populaire » à Novotcherkassk, etc.

Staline devait sourire dans sa tombe léniniste !

Léonide Brejnev rajouta un plus avec des séjours en cliniques psychiatriques et en camps de concentration pour une bonne quinzaine d'intellectuels dissidents, dans le meilleur des cas la privation de leur nationalité et expulsés de l'URSS.

Dans la pratique, la Russie du socialisme réel était dirigée par une bourgeoisie ayant au sommet une véritable aristocratie. Ces deux groupes, relativement unis, ne serait-ce que par la corruption endémique, exploitaient ensemble l'immense majorité des salariés, dans un cadre dictatorial. C'est évidemment une situation assez semblable à celle de la Thaïlande, des Philippines ou de l'Afrique du Sud actuelle.

Les deux différences sont qu'en URSS on se pâmait devant Lénine et on envoyait les perdants au goulag. Gorbatchev et Eltsine ont chacun à leur manière mis un terme à une économie en perdition, incapable même de mettre sur pied un semblant de Marché Commun<sup>5</sup>.

Il est remarquable que marxisme léninisme a été utilisé dans bien des pays dans le même esprit qu'en URSS par des castes agrippées au pouvoir : du Mali au Cambodge, etc., et encore aujourd'hui en Chine, au Laos, au Vietnam, avec une avancée marxiste léniniste (jamais atteinte en URSS) de dynastie familiale à la roumaine en Corée du nord.

Et on ne peut oublier les essais avortés des tigres tamouls, de Kurdes du PKK et les analyses scientifiques de soutien du PC et PCML à une partie des putschistes argentins en 1976, sous le prétexte que l'armée de Terre était plus démocratique que la Marine. La réalité de la répression tout à fait prévisible chez les non léninistes fit évoluer les Argentins férus de matérialisme historique.

Frank Mintz, 30.01.2014 (revu 03.09.15).

---

<sup>4</sup> Un vétéran du contre-espionnage militaire GRU en russe, actif en Espagne en 1936-1937, en Finlande en 1940, durant la II guerre mondiale 1941-1945, devenu général du GRU avait été envoyé en Hongrie pour activer la répression. Voici ce qu'écrivait à son épouse (nommée commandant de l'armée rouge 1943 ou 1944) le général du GRU Khadji Mamsourov, héros de l'URSS, 3 ordres Lénine, 5 ordres du drapeau rouge (wikipedia en russe) « *la tragédie de ce pays est énorme, beaucoup de sang a été versé. Ma fonction dans cette tragédie est pénible [octobre 1956...] La situation a été et est extrêmement difficile : on ne sait pas qui est l'ennemi, qui est l'ami et qui peut te tuer. Les ouvriers ont déclaré la grève et ils ne soutiennent pas le gouvernement de Kadar, ils ont créé leurs conseils... Ils ne montrent pas de sympathie pour nous (les soviétiques)...* (fin octobre 1956) » (p. 146), dans Abramson, Paulina y Adelina *Mosaico roto*, Madrid, Compañía literaria, 1994, 363 pp.

<sup>5</sup> Le « komekom » n'a pas pu fonctionner parce que l'URSS n'a fait que pomper les ressources de ses colonies, sans même chercher à créer des entreprises sur place. L'URSS a joué le même rôle que les USA à Cuba, à Cuba même et partout ailleurs.